

## THÉÂTRE IMPROVISÉ D'APRÈS UN THÈME

Avec les petits, nous avons vu comment pouvait naître et se développer une scène spontanée, d'après un texte libre vécu. Ceux-là ne savaient même pas lire ! Je ne sais pas si, selon les termes consacrés, nous pouvons appeler cela de la récitation. Mais si la scolastique nous en refuse le droit, cela ne pourra pas nous déranger, puisque le résultat obtenu est très supérieur, et que, sans rougir, nous pouvons appeler cela de la diction expressive, et avec interprétation personnelle, s'il vous plaît.

Mais c'est par là qu'il fallait commencer. Ainsi, nous avons atteint immédiatement la perfection artistique (au regard de l'âge des enfants), et nous aurons ainsi une base plus solide pour juger les éventuelles « récitations » de l'avenir. Si nos artistes ne peuvent les jouer, c'est incontestablement qu'elles ne leur conviendront absolument pas en tant qu'acteurs. Cela ne veut pas dire qu'ils ne sauront pas apprécier déjà, comme auditeurs, des poésies bien dites par de grands artistes plus malins qu'eux, et des disques seraient les bienvenus dans ce but, et pourraient augmenter chez nos élèves le goût de la diction et de la récitation. Car nous ne nous bornons pas, contrairement aux allégations de certains, à des textes créés par les enfants.

Et ceci n'est pas seulement vrai pour les petits, évidemment. Mais nous voici maintenant dans un cours élémentaire auquel vient de se greffer provisoirement un C.M. 1<sup>re</sup> année, et avec, comme presque partout, une grosse fraction d'éléments très retardés.

Pour notre fête de Noël, les petits avaient leur comédie... continuée par un chant de Dalcroze. Les grands aussi, avec la Farce du Pâté et de la Tarte. Mes plus grands n'avaient pas mordu à l'étude de cette comédie. A vrai dire, rien n'avait pris en fait de théâtre. Toutes mes suggestions avaient été écoutées avec plaisir. Seulement, de la coupe aux lèvres... Alors, que faire ? Aucun texte libre n'avait été assez puissant dans ma classe à vie réduite pour déclencher l'envolée, comme chez les petits. J'étais même un peu vexé. Voyez-vous, le « Patron » de l'Ecole, correspondant départemental de la C.E.L., l'un des nombreux bras droits de la pieuvre Freinet, en panne à côté de deux débutants réussissant brillamment ? On a beau dire que la méthode ne dépend pas surtout de la personnalité du maître, le maître ne se rend pas. Il s'accuse d'abord, et il a raison.

En désespoir de cause, j'ai donc tenté une dernière chance, bien décidé quand même à m'avouer vaincu plutôt que de forcer les élèves à jouer une pièce qui ne leur plaise pas. J'ai pensé qu'entre l'interprétation totale par les en-

fants d'un thème vécu raconté par eux (qui avait réussi pleinement avec de jeunes enfants nullement déformés par une éducation vieux-jeu, ni rebutés par des exercices prématurés ou déplaisants), et l'étude systématique d'un rôle tout prêt,

Il y avait place pour une méthode que j'avais déjà suggérée à des maîtres alors mieux placés que moi : l'interprétation d'une pièce déjà composée par des enfants ou par des adultes.

Je pensai alors à la pièce parue dans une *Enfantine* et jouée par les petits espagnols de l'École Freinet. Et voici la proposition que je fis à mes élèves après l'avoir lue : « Nous allons faire comme si tout cela s'était passé pendant cette guerre-ci et *chez nous*, quand les Allemands arrivaient. Vous choisirez vos rôles, et vous garderez vos noms ».

Ce fut un emballement immédiat. Alors, j'avais gagné ? Je l'espérais, mais sans certitude absolue.

Je relus donc la première scène sans donner les noms espagnols.

— Qui est-ce qui veut jouer ?

— Moi ! moi !

Discussion sur la répartition des rôles.

Je rappelle alors ce qui se passe : le jeu de billes. Les acteurs se placent et jouent comme ils en ont l'habitude par ici. Ils doivent tout recréer. Je leur laisse donc le choix absolu des paroles. Je leur explique seulement : « Maintenant, toi, tu dois dire que... » Puis la scène reprend. Quelques encouragements de ma part, uniquement pour les replonger dans la réalité si cela fausse un peu.

Au début, Bernard arrive et se demande pour-quoi il y a si peu de camarades dans la rue. Arrive René, et ils se disent bonjour, à la mode d'ici, et exactement comme ils ont l'habitude de le faire, ce qui me révèle des détails de langage enfantin que je ne leur connaissais pas : « Ah ! l'Picot ! Ah ! l'gros ! »

Plus tard, c'est « l'Picot » qui empêche les deux gamins de se battre pour des billes et, soit dit en passant, c'est le plus voyou du hameau aux yeux de la population. Je ne doute pas de l'émotion qui pourra saisir les spectateurs à notre fête en le voyant jouer le rôle inverse... avec le plus grand naturel : il empoigne, en effet, l'un des deux adversaires.

— Non, mais qu'est-ce qui te prend ? T'as une crise de nerfs ? T'es pas fou ?

Je sais quelle objection va s'élever immédiatement : « Si vous donnez le pas à l'interprétation, vous diminuez sérieusement la perfection de la pièce, qui doit sa valeur et son succès au moindre détail étudié d'avance. Tout y a été prévu pour le mieux. Vous ne pouvez donc la reprendre différemment qu'en en diminuant la portée scénique ».

Cet argument est vrai en soi, et lorsqu'il s'agit d'un chef-d'œuvre adulte. Car nous croyons que dans le cas qui nous intéresse, la

pièce est mieux jouée si elle est recréée dans une atmosphère mieux connue des acteurs. Et comme il s'agit d'enfants, les élèves sont évidemment les mieux placés pour le choix des expressions et des gestes.

Reste à savoir si des enfants habitués à l'interprétation voudront bien s'astreindre à étudier un rôle. Or, dans la « grande classe », le maître leur a laissé le choix entre une pièce de leur crû, interprétée par eux, et « La Farce du Pâté et de la Tarte ». Ils ont choisi cette pièce et l'ont étudiée intégralement. J'en parlerai dans un dernier article sur le théâtre à l'école.

ROGER LALLEMAND.